

chaque année porter aux pieds du Souverain Pontife les hommages de la France du travail, accueillis comme des princes par le Vicaire du Christ et comblés des témoignages de sa paternelle sollicitude. Chaque année Léon XIII semble prendre à tâche de rendre plus cordial son accueil, d'ouvrir plus grands ses bras à ces petits et à ces humbles. Il se fait tout à eux, il leur prodigue les marques de son affection qui semble de jour en jour grandir.

Cette grande démonstration ouvrière et chrétienne a été cette année entourée de manifestations qui en rehaussent encore l'importance et dont la plus grave est le prononcé par Léon XIII du discours que nous publions ailleurs en entier.

Le Souverain Pontife a affirmé à nouveau les droits séculaires et imprescriptibles de la France dans la question du protectorat catholique en Orient et il a, pour la première fois croyons-nous, abordé la question de la démocratie qui, a-t-il dit, si elle " veut être chrétienne . . . donnera à votre patrie (la France) un avenir de paix, de prospérité et de bonheur."

On ne saurait exagérer l'importance de ce discours dont nous recommandons à nos lecteurs l'attentive lecture et sur lequel nous reviendrons.

A Rome, dans un banquet, le commandeur Pacelli, conseiller municipal catholique, a fait acclamer le nom de la France. Cet acte est très suggestif, car, en ce moment, la presse anti-cléricale d'Italie fait rage contre la France à propos de l'affaire Dreyfus. Seuls les catholiques et certains révolutionnaires, paraît-il, sont sympathiques à la France.

Autre fait à noter : au même banquet, un haut dignitaire religieux d'Orient, Mgr. Géraigiry, patriarche des Grecs Melchites, a porté un toast à la *grande France* et déclaré que bien que sujets du Sultan, lui et ses ouailles sont français de cœur. On peut juger par là du prestige qui entoure encore en Orient le nom de la France.

—A propos du protectorat catholique en Orient, enrégistrons un témoignage émanant de M. Mondon, un français qui occupe une haute position en Abyssinie, et qui accompagnait dans leur pèlerinage à Jérusalem les membres de l'ambassade abyssine près le gouvernement français. M. Mondon écrivait dans le *Temps*, journal à attaches protestantes, et il disait : " Comme Français, nous sommes heureux de constater l'étonnante supériorité intellectuelle et morale des prêtres de notre nationalité. C'est avec une véritable joie que nous avons suivi l'œuvre patriotique qu'ils accomplissent ici. Tout ce qui, dans la ville, a quelque instruction, sort de leurs écoles et parle français. Jamais, d'ailleurs, le